

# Madoph ou la philosophie dans le parloir

La Communauté Saint-Jean a rendu public le mardi 27 juin après-midi un rapport fourni de 824 pages sur son fondateur, le dominicain Marie-Dominique Philippe (1912-2006). Il était couramment appelé Marido mais il vaudra mieux désormais le nommer Madoph, en référence au grand escroc Bernard Madoff (1938-2021). Il faut savoir gré à la Communauté de ce travail approfondi. D'autant plus que le rapport fait suite à celui de la Communauté de l'Arche (Emprise et abus, 699 pages) sur Thomas Philippe (1905-1993) et Jean Vanier (1928-2019), ainsi qu'à la publication de Tangi Cavalin pour le compte de la Province de France des Dominicains au sujet de trois de leurs membres, Thomas Dehau (1870-1956) et ses neveux Thomas et Marie-Dominique (L'affaire, 907 pages). Avec un total de plus de 2400 pages, nous disposons d'un dossier suffisamment fourni pour que personne n'essaie désormais de les réhabiliter.

Marie-Dominique Philippe professait la philosophie. Il en a fait la base de son enseignement et de son système de séduction, de fascination et d'emprise. C'est cela qui est maintenant mis au clair. Et c'est pourquoi j'ai ajouté au titre « la philosophie dans le parloir », en référence au livre du marquis de Sade (1740-1814) *La philosophie dans le boudoir*. Il convient de citer le sous-titre de l'édition de 1795 : *Les Instituteurs immoraux*. Du début à la fin, nous faisons face à un être immoral. Je ne distingue pas entre *amoral* et *immoral*, le premier signifiant qu'on est étranger à toute morale, le second qu'on agit contre elle. On retrouve les deux dans le rapport. Marie-Dominique, à la suite de son oncle Dehau qu'il tenait en très grande vénération, et celle de son frère Thomas qu'il aura défendu bec et ongles jusqu'à la fin de sa vie, n'a eu cure de la morale évangélique dont il s'estimait dispensé (amoralité) alors qu'il n'ignorait rien de son existence (immoralité). C'est un être qui joue avec le feu. Le promoteur de justice (équivalent du procureur) dans son procès au Saint-Office relève cette parole de Marie-Dominique : « Il est bon de marcher au bord de l'abîme, et de ne pas y tomber. »

Ce rapport révèle tout du long un être blessé psychiquement qui aura usé de son intelligence, toute sa vie, pour échapper à une remise en cause trop douloureuse qui l'aurait pourtant sauvé. Il a fait de son intelligence intuitive une arme acérée qui a dissuadé toute tentative, fût-ce celle du pape Jean-Paul II, de le recadrer. Il a d'ailleurs échappé volontairement et délibérément à toute demande d'obéissance destinée à le recadrer. Toute sa vie, il n'en a fait qu'à sa tête, esquivant toute confrontation au réel par une subtile pirouette. Le témoignage d'un frère, au-delà des hypothèses étudiées par les spécialistes, résume tout : « *J'ai pu accompagner le père Philippe dans ses différents apostolats [...] en le voyant vivre de près, j'ai découvert [...] un homme hors sol, centré sur lui-même avec les apparences d'un homme tout donné, livré à l'apostolat, mais en réalité très centré sur lui-même, ramenant facilement tout à sa personne.* »

On en vient nécessairement à se poser les questions de l'hypocrisie et de la perversité. J'emploie ces termes au sens courant. Je laisse aux spécialistes leur caractérisation dans le registre scientifique. Et donc, perversité il y a, au sens qu'il n'y a jamais eu remise en cause personnelle, que la victime a toujours été culpabilisée d'être trop bête pour comprendre l'insigne honneur qu'on lui faisait de l'initier à ces pratiques, et qu'elle était poursuivie et anéantie si elle avait la moindre velléité de se rebeller. La mise sous emprise mentale était totale : ou la personne se soumettait corps et âme ou elle était violemment évacuée.

On repère bien le mode opératoire des grands pervers : le test et le double langage. Il attire la main de sa pénitente dans son entrejambe, lui faisant sentir son sexe en érection mais si elle résiste, il lui laisse entendre que c'est elle qui se méprend. Il la néglige quand elle est en attente, la faisant passer par le froid glacial, puis il lui manifeste un subit intérêt qui fait céder ses dernières défenses. Après quoi, si elle assiste à la messe fervente (et trop grimacière pour être authentique, certains disent plus simplement « théâtrale » mais ça revient au même) le lendemain et qu'elle a quelques scrupules, il la laisse mariner dans son trouble.

Marie-Dominique Philippe est un prédateur de haut vol. Les grands politiques se soumettent leurs conquêtes par goût du pouvoir et de la domination. Lui les prend par son intelligence et, après avoir pris bien soin de les enfermer dans sa dialectique, les déguste comme une araignée suce la substance des insectes qu'elle a pris au piège. La jouissance est double : sexuelle et intellectuelle. Le mensonge est parfait au point d'en être diabolique. On peut mettre Marie-Dominique dans le rôle du diable qui tente Jésus : « Si tu es le fils de Dieu, ordonne à ces pierres ; Il est écrit que... ; etc. » Il n'a jamais trouvé la parole vraie du Christ pour lui faire face. Aucun supérieur dominicain, aucun évêque n'a été assez évangéliquement fort pour la lui fournir et l'exorciser. Ce diable a passé sa vie à nager dans les bénitiers, et à se faire des disciples qui continuent d'y barboter.

À ce degré d'hypocrisie, j'ai recours à l'appréciation d'un des plus grands dans l'Histoire de l'Église, le bienheureux Jan Van Ruysbroec (1293-1381). Dans son chef-d'œuvre, *Le Royaume des amants*, il peint une des pires espèces de falsificateurs au sein du monde religieux : les hypocrites ! Ils « pratiquent le faux-semblant » ; « Ils font montre de bonnes œuvres, de justice, de décence en toute vertu, pour être promus au-dessus des autres... » ; « C'est pour cela qu'ils pratiquent le faux-semblant, séduisent les autres et se montrent humbles, droits et bien ordonnés en toutes les vertus. » ; « Ils souffrent de grands labeurs pour être appelés saints. » ; Ils pratiquent « des bonnes œuvres comme jeûner, veiller, prier, aller en pèlerinage, marcher pieds nus, prêcher, [...] pour se faire appeler saint... » ; Ils « commettent le mal en cachette. Ils simulent et se parent de quelques vertus extérieures, afin de couvrir leur malice et de pouvoir la pratiquer d'autant plus aisément. » Le jugement du bienheureux est sans appel et il est juste : « Toutes ces personnes sont hypocrites et indignes de la grâce de Dieu. » Cette observation d'après nature du XIV<sup>e</sup> siècle a l'avantage d'un réalisme qui échappe à nos classifications psychologiques par ailleurs fort légitimes. On arrive à la même conclusion que celle des plus grands experts en matière d'art : plus la falsification est habile, moins elle est détectable.

Cela m'amène à parler de mon expérience personnelle car Marie-Dominique Philippe a été un de mes professeurs durant les deux années où j'ai suivi les cours de philosophie, entre 1973 et 1975, à l'Université de Fribourg, en Suisse. Quantité de Français se trouvaient à Fribourg en ces années-là. La différence avec moi tenait au fait qu'ils étaient venus en raison de la renommée de Marie-Dominique Philippe, ce qui n'était pas mon cas. Toujours est-il qu'il faisait partie des professeurs du cursus et qu'il m'a appris beaucoup de belles choses. Mais, à l'âge que j'ai, je me rends compte que j'ai été protégé de lui pour deux motifs essentiels. Le premier est que je venais d'un milieu rural alors que tous mes compagnons étaient pratiquement issus de la haute parisienne. Nous nous parlions bien mais nous n'étions pas du même monde. Ça joue ! Le second motif est que je suis né avec le défaut d'être moqueur. Je me rends compte, avec le temps, que cette limite naturelle m'a protégé de bien des difficultés. Le fait de trouver risible la façon dont s'exprimait Marie-Dominique Philippe, et même

sa façon de célébrer la messe que je ne supportais pas tellement je la trouvais surjouée, m'ont sauvé de la fascination qui s'exerçait sur les autres Français.

Je quittais ensuite Fribourg pour accomplir mon service militaire. On m'envoya pour la théologie cinq ans à Rome, au Séminaire Français et à l'Université Grégorienne. Avec son système néothomiste clos, limité à Aristote et à Saint Thomas d'Aquin, Marie-Dominique m'avait tellement gavé que j'ai mis vingt ans à me réconcilier avec le vrai Saint Thomas. J'étais passé avec armes et bagages chez l'autre grand penseur de l'Église, qu'on oublie hélas toujours, Saint Bonaventure. C'est la lecture du maître livre *Le Dieu des Chrétiens* du Cardinal Walter Kasper qui me remit dans les voies d'une juste métaphysique de l'Être et du réel selon entre autres Saint Thomas d'Aquin. Cette fois, les arrivées et les sorties d'air n'étaient pas obstruées : la vérité de la pensée était dynamisée dans la liberté.

Si je dis cela, c'est parce qu'il y a là un point essentiel à comprendre, celui de la fascination. Un escroc, pour vous mettre sous emprise, doit réussir à vous colmater la cervelle de telle façon que toute tentative de réflexion critique vous soit impossible. Après quoi il fait de vous ce qu'il veut et vous devenez même l'un de ses meilleurs propagandistes. Marie-Dominique Philippe fascinait son public, il l'hypnotisait. Je le voyais chez mes condisciples. Fribourg se trouvant sur la frontière linguistique entre le monde roman et le monde germanique, j'avais des camarades parmi les étudiants allemands. N'étant pas sous emprise, ils appelaient les étudiants de Marie-Dominique Philippe les Philippiens. Eh bien, je n'ai jamais été un philippien, non pas parce que j'étais plus intelligent que les autres (mon Dieu non !) mais parce que j'avais l'esprit rieur. Je me gardais d'ailleurs bien de le manifester en cours car une seule parole dite par mégarde, et même pour un juste motif, par un membre de l'auditoire valait de la part de Marie-Dominique Philippe une algarade dont on se souvenait toute sa vie, devant une assistance qui vous fusillait du regard pour avoir osé troubler un génie en train de sortir de sa lampe !

Le rapport note plusieurs fois ce fait, l'analysant comme une manifestation de faiblesse psychique et narcissique de Marie-Dominique Philippe. On lit l'observation d'une fine psychologue canadienne qui montre qu'il cherchait une valorisation de lui-même de la part de son auditoire et que celui-ci se sentait obligé de la lui donner. Elle « avait repéré... son attitude affective, fusionnelle et autoréférencée et sa recherche de reconnaissance. » Sans enjamber sur la spécialité des experts, en langage très simple, cela revient à dire qu'il était un grand malade, avec un trou psychique béant, et qu'il le compensait en pompant l'oxygène des autres pour exister. D'où le sentiment de malaise en sa présence que je ne savais pas m'expliquer à l'époque. D'où le piège mortel pour les victimes dont il avait repéré les failles et qu'il phagocytait. D'où également le nombre de « vocations » qui fascinaient les autorités romaines et ecclésiastiques : son faux brillant attirait en brûlant les ailes de ceux et de celles qui s'approchaient de trop près. On ne saurait être plus toxique.

Ma présentation ne consiste pas à redire mal ce que le rapport développe très bien. Encore un mot, cependant, sur le mensonge et le cynisme. Quand il a été condamné par le Saint-Office en 1956, le Maître Général des Dominicains de l'époque a tout fait pour protéger Marie-Dominique des effets de sa condamnation. Lui aussi était sous emprise. L'escroc en a joué. Dans une lettre des plus pieuses (l'hypocrisie), il explique à son supérieur général, en s'aplatissant, qu'il ne lui reste plus qu'à se retirer désormais dans un monastère contemplatif pour y finir sa pauvre vie. La manipulation fonctionne : le Maître Général obtient dans la semaine la levée des sanctions. On a le commentaire d'une de ses

maîtresses, partagée avec Jean Vanier et son frère Thomas Philippe, Jacqueline d'Halluin. Elle écrit à Jean Vanier : « Je viens de recevoir la petite visite de *Did* [M.-D. Philippe] et je ne veux pas tarder à t'annoncer la nouvelle... : on lui a rendu son ministère. Il a été voir le Général à Rome et à cette occasion lui a dit que si cette situation durait pour lui il préférerait se retirer dans une trappe pour prier... La menace a eu de bons résultats puisque 8 jours après le Général lui a écrit pour lui dire qu'on lui rendait toute permission. » Le cynisme couronne le mensonge. A la fin de sa vie, Marie-Dominique Philippe a avoué : « La seule chose que je reproche à mon frère, c'est de s'être justifié. »

Quand on en est arrivés à ce point, la question se pose de savoir que faire. S'il s'agissait de Bernard Madoff ou de Gilbert Bourdin (1923-1998), personne n'hésiterait à supprimer la banque ou à détruire le Mandarom et la statue géante de son messie cosmoplanétaire. Dans l'Église, surtout chez les évêques, on tergiverse. Pourquoi se priver des frères quêteurs et de leurs paniers ? Et puis qu'en faire ? La réponse est pourtant simple : le bien des âmes dont sont chargés ces ministres de l'évangile. Le bien des âmes, dans toute l'Église, exige que le diagnostic porté par le rapport lui-même soit suivi d'effet : « perversion théologique », « doctrine à tendance gnostique » « qui arrive à un discours mystico-sexuel ». Il ne s'agit pas d'une dérive personnelle d'un obsédé sexuel qui draguait avec Saint Thomas d'Aquin mais d'une infestation gigantesque du catholicisme. Le mal doit être éradiqué. En veillant au bien de chaque personne, mais en mettant fin au système pervers sur lequel ils ont été fondés.

Les trois rapports convergent : pourquoi diverger ? On dit que pour régler un grave problème, il faut toujours revenir à son origine. Eh bien la page 163 nous fournit la réponse : « Au début, il n'était pas vraiment question de fonder une communauté religieuse, mais plutôt de se regrouper pour recevoir au maximum l'enseignement du Père M.-D. Philippe, qui apparaissait lumineux à ces jeunes qui voulaient donner leur vie au Christ. » Entre nous, comment continuer l'existence d'une congrégation dans laquelle il est reconnu qu'elle a été fondée pour le seul bien du fondateur lui-même qui a réussi à faire croire à tout le monde, les papes y compris, que c'était pour le bien de l'Église ? Ne pas le faire, c'est laisser la gnose au nom menteur se répandre.

Mais le mal est étendu bien au-delà. Les Sœurs de Saint-Jean qui refusent la mise en cause de leur gourou se sont regroupées dans l'Institut Maria Stella Matutina et les frères dans l'Institut Verbum Spei. Le Cardinal Jean-Claude Hollerich est un de ceux qui patronnent cet Institut qu'il faudrait plutôt appeler Spermum Dei tant le système Dehau-Philippe-Vanier y est continué par les frères à la bure légère. Jusqu'où veut-on aller en haut lieu dans le mensonge ? Et le cynisme ? C'est coopérer ouvertement au mal de percevoir les dividendes de fondateurs dont on sait que les œuvres sont mauvaises. La Parole de la Vérité, c'est contradictoire, ne peut pas s'appuyer sur la philosophie dans le parloir. Ce diable vêtu de blanc, qui a trompé tout le monde durant sa vie, continuera-t-il à le faire après sa mort ? Maintenant qu'on sait, on ne peut plus faire comme si on ne savait pas. Ce rapport fouillé, dont il faut remercier la Communauté Saint-Jean, porte comme titre : Comprendre et Guérir. Si nous comprenons bien, la guérison consiste dans la suppression de toutes les œuvres issues de Marie-Dominique Philippe, pour le bien des Sœurs et des frères ainsi que pour le bien tout entier de l'Église. S'il est humain de se tromper, il serait diabolique de persévérer.

**Pierre Vignon**  
**juin 2023**